

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiency visuelle et le studio
typographies.fr

LES ANNÉES SOUTERRAINES

Du même auteur chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

Un jour ce sera vide

HUGO LINDENBERG

LES ANNÉES SOUTERRAINES

Roman



VOIR DE PRÈS

© 2026, Éditions Flammarion, Paris.
© 2026, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-877-8

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voirde-pres.fr

« I think I would have been a
sad man all my life. »

Cat Stevens,
I Think I See The Light

Aux fils maudits

I

PROCRASTINATION

Il pleure. Pas des sanglots, mais tout de même les larmes d'un grand chagrin. Elles roulent le long de ses joues avant de s'écraser sur la nappe, en taches sombres. Dans le silence. Il voudrait rentrer chez lui maintenant, mais c'est trop tard. Tout l'après-midi, il a tenu, je crois qu'on s'est amusés tous les deux, c'était l'aventure. D'aller explorer la résidence jusqu'aux recoins les plus effrayants, vers le bâtiment C. S'engouffrer dans le parking derrière une berline, avancer dans les vapeurs d'essence, l'obscurité, et ressortir au dernier

moment, une seconde avant la fermeture de la porte automatique. On a eu chaud. Pareil quand le gardien nous a engueulés dans un concert d'abolements pour nous faire déguerpir du local abandonné, à toutes jambes, avec les chiens aux trousses. Puis le goûter géant, de retour à l'appartement, debout devant le plan de travail de la cuisine, avec des tartines beurre salé-Nutella, du Galak et du Coca. Dans ma chambre, je lui ai montré ma collection de figurines et on a dessiné les plans de la maison de nos rêves. Lui piscine et décapotable rouge dans l'allée, moi salle à manger majuscule avec cuisine américaine. À part le moment où j'ai parlé du pull tricoté par ma grand-mère, il m'a trouvé cool, je pense. Il aurait sim-

plement fallu qu'un adulte passe la tête pour voir si tout allait bien. Une maman avec un verre de lait, ou juste un sourire. Elle aurait dit : « Vous êtes bien sages tous les deux, je vous appellerai pour le dîner. » Même mon père ça aurait fait l'affaire. Mais mon père n'est pas sorti de sa chambre de l'après-midi et il n'avait pas le dîner en tête. Ça a été ça, la goutte d'eau, à mon avis. Mon copain, avec sa carte SNCF pour familles nombreuses, il n'y connaît rien à la solitude. Chez lui c'est un camp scout, chacun participe et même les invités épluchent les patates. « On va pas manger ? » il m'a demandé avec un air de gosse de moyenne section. Sur la pointe des chaussettes, nous nous sommes glissés au salon où mon père fumait

un cigarillo, installé devant la télé. « Dîner ? Bien sûr. » Il s'est levé, a transvasé une pizza du congélateur au micro-ondes, attrapé une bouteille de Brut de pomme, trois assiettes, allant et venant de la cuisine au salon sans détacher son attention du JT. On s'est assis autour de la table sans un mot, la pizza brûlante avec les olives noires toutes desséchées fumant sur le plat craquelé. La télé affichait la tête des otages au Liban dont c'était le mille cent treizième jour de détention. Nous avons commencé à manger. Et les larmes se sont mises à couler sur le visage de mon ami.

J'aurais préféré qu'il se moque, qu'il dise c'est pas bon, ça pue, c'est moche, c'est sale, l'ambiance est

pourrie. J'aurais préféré ne pas lui avoir proposé de venir. En principe je n'invite personne. L'invité, c'est moi. Il pleure et je le comprends. J'avais juste oublié, je me suis trop bien habitué. Que l'appartement soit crasseux, il s'en fout je crois, mais qu'il soit tellement triste, c'est insupportable pour lui. Mon père ne dit rien. Moustache rabattue, pâle, tremblant, il contemple une chose que nous ne voyons pas, un souvenir à l'éclat boueux. Il n'y aurait qu'une main à tendre, une joue à toucher. Les larmes de l'enfant coulent, il est minuscule sur sa chaise, bouleversant de sincérité. Deux bras suffiraient à lui rendre le monde. Mais le plus démuné, si fragile que j'ai peur de le briser de mon regard, c'est l'homme de qua-

rante-cinq ans vacillant des coudes sur la toile cirée, terrifié par ce qu'un garçonnet attend de lui et qu'il ne pourra jamais offrir à personne. La voix suave du présentateur, attablé dans son studio gris pastel, costume impeccable et cravate assortie à sa pochette, emplit la pièce. Les nouvelles du monde s'engouffrent dans notre minuscule tragédie domestique : les moudjahidines du peuple, les exilés roumains à Budapest, un Boeing koweïtien détourné, des assassins introuvables. Du vacarme partout et ici le vide immense. Un homme et deux gosses pétrifiés dans la brume d'une Margherita pâte fine carbonisée par sept minutes de rayonnement atomique. Le temps ne passe plus et quand le temps se fige

il vous brûle, comme la pellicule de cinéma fond si elle s'attarde devant la lanterne bouillante du projecteur. Nous restons là, incapables de dire. Chacun ravale avec le peu de salive disponible la détresse, la colère, la solitude. Nous allons nous coucher sans un mot.

Le lendemain, même place, même heure, mais sans mon ami. Mille cent quatorzième jour de détention pour les otages au Liban. Moussaka surchauffée d'ondes micro. Henri Sagnier fidèle à son JT. Mon père, appétit retrouvé, s'étonne : « Dis donc, très étrange la réaction de ton copain, il est un peu bébé non ? »